

«Dire» la messe

En marge de l'encyclique *L'Eglise vit de l'Eucharistie*

par Michel SALAMOLARD,* Sierre

De l'encyclique de Jean Paul II sur l'Eucharistie, l'opinion publique n'a pratiquement retenu qu'une chose, l'interdiction de l'hospitalité eucharistique. Sans vouloir banaliser la déception des chrétiens engagés dans l'œcuménisme, il faut reconnaître que l'enseignement traditionnel sur l'Eucharistie pose des problèmes plus fondamentaux que ceux de l'hospitalité entre les confessions chrétiennes. La manière de parler de l'Eucharistie, la notion même de transsubstantiation et la philosophie qui l'a inspirée, la signification du repas et de la convivialité, l'expérience de la présence, le rapport entre symbole et réalité, c'est tout un langage et, partant, une conception, qui ont besoin d'être confrontés à la culture contemporaine. Il y a là un chantier important auquel les confessions chrétiennes pourraient contribuer en mettant en commun leurs sensibilités et leurs diverses traditions théologiques, plutôt que de camper sur leurs positions. Après la réflexion proposée par Mgr Rouet (choisir, avril 2003, pp. 11-15), voici une approche plus catéchétique.

Comment répondre au désir exprimé par Jean Paul II dans sa récente encyclique sur l'Eucharistie ? Comment faire en sorte que l'Eglise vive de l'Eucharistie plus intensément ? Des questions de ce genre me sont venues à l'esprit alors que je rédigeais des suggestions pastorales pour accompagner la publication de ladite encyclique. Mes «pistes» allaient dans cinq directions : redire la foi de toujours ; enrichir le dimanche ; retrouver le contact avec les jeunes ; soigner nos célébrations ; promouvoir l'unité des chrétiens.¹ Dans le présent article, je voudrais développer le premier de ces points, dans un but modestement catéchétique.

Comment parler aujourd'hui de l'Eucharistie ? Comment «dire» la messe ? Comment rendre compte de ce que Maurice Bellet a nommé *La chose la plus étrange*² ? Mais si la «chose» nous paraît ainsi - étrange -, ne serait-ce pas que nous l'aurions rendue telle ? A force d'explications abs-

traites, n'avons-nous pas perdu le chemin d'une compréhension simple, familière de l'Eucharistie ? C'est l'hypothèse qui sous-tend ma réflexion.

Je rappellerai d'abord les difficultés d'un certain langage sur l'Eucharistie. Puis, je proposerai un itinéraire en trois étapes, correspondant à trois expériences, qui, me semble-t-il, se nouent dans l'Eucharistie. Expériences communes, mais qui trouvent dans l'Eucharistie un accomplissement paroxystique que seule la foi peut accueillir.

Langage piégé expériences tronquées

Les difficultés langagières tournent autour des mots *sacrifice* et *transsubstantiation*.³ Le premier charrie une lourde

* Prêtre, directeur de *Paroisses Vivantes*.

charge sémantique, attachée aux conceptions juridiques du salut qui ont longtemps prévalu (substitution, satisfaction vicairie). En ces théologies, le sacrifice est identifié à la souffrance et à la Passion du Christ. Le mystère pascal - qui certes s'exprime sur la croix, mais s'achève en résurrection et Pentecôte - n'est saisi que dans l'une de ses composantes.⁴ Le dolorisme devient envahissant. Le sens du Corps glorieux du Christ s'obscurcit, au profit d'une conception «matérialiste» dont témoignent les histoires d'hosties qui saignent.

Pour être compris, le langage sacrificiel nécessite une bonne connaissance de son arrière-plan biblique, complexe : expérience fondatrice de l'Exode (la Pâque, l'agneau, la manne), sacrifices de la première Alliance, leur accomplissement-abolition dans la nouvelle Alliance (cf. He et Rm 12,1). Une catéchèse kérygmatisque (annonce de l'Évangile) ne peut guère broser cette toile de fond.

Quant à la notion de transsubstantiation, elle est liée à une expérience particulière de l'Eucharistie, où le spectacle sacré avait pris le pas sur la célébration active du sacrement : l'acte de voir remplace celui de manger ; la présence «contenue» dans l'hostie capte toute l'attention, au détriment de la présence «relationnelle» du Ressuscité. Plus d'un «miracle», dont le Moyen Âge était friand, montrait «dans» l'hostie non le Christ glorieux, mais l'enfant Jésus : vue ainsi, l'Eucharistie actualise Noël au lieu de Pâques !

La transsubstantiation n'a de sens, en outre, que dans le cadre d'une philosophie aristotélicienne, qui n'est plus celle de l'immense majorité de nos contemporains. Le souci d'expliquer la transformation du pain et du vin a produit des affirmations qui, pour être correctes dans cette philosophie, deviennent absurdes hors d'elle. Le pain consacré n'est plus du pain, disait-on, en dépit de l'évidence contraire.

On le voit, ce n'est pas le seul langage qui est en cause, mais bien l'expérience eucha-

ristique où il prend ses racines. Durant des siècles, cette expérience s'est nourrie d'une conception réductrice du mystère pascal. Il a fallu Vatican II pour remettre en lumière ce mystère en sa plénitude. Dans cette clarté, il est possible de parler autrement de l'Eucharistie.

Repas d'alliance

La porte d'entrée normale dans le mystère eucharistique est l'expérience du repas. Cela ressort clairement des paroles du Christ, prononcées au cours d'un repas précisément : «Prenez et *mangez*, prenez et *buvez*».

Nous savons ce qu'est un «vrai» repas, aussi bien celui de tous les jours que celui de la fête. C'est un lieu privilégié d'une *alliance* qui à la fois s'y exprime et s'y fortifie, (du moins en va-t-il ainsi dans nos civilisations occidentales). Il peut certes devenir aussi lieu de trahison, comme ce fut le cas pour Judas, mais il s'agit là d'une anomalie, douloureusement ressentie parce qu'elle contredit la signification du repas.

Un repas réussi conduit de la communion - présente, désirée - à la communion ratifiée, approfondie. Il opère une transformation des commensaux, qui deviennent davantage ce qu'ils étaient déjà : famille, amis.

Le repas requiert la *présence* de vivants. Si quelqu'un est absent, il manque, parfois cruellement. La présence des uns aux autres se traduit par des *paroles échangées*. Nous connaissons les joies et les difficultés de cet art de la conversation, qui construit ou non la fraternité.

Présences, échange de paroles, alliance fortifiée : on voit poindre en tout repas la structure de l'Eucharistie, qui est rassemblement, liturgie de la parole, communion renforcée entre les participants, édification de la communauté.

Au cœur de chaque repas, il y a une vie sacrifiée,⁵ qui nourrit d'autres vies : un végétal ou un animal vivant est «immolé». Il

devient pain, gratin, rôti, vin, qui entretiennent notre survie. Expérience instructive que celle-là ! Elle nous apprend deux choses. Un, nous ne subsistons que de puiser hors de nous des énergies vitales. Deux, ces énergies ne se trouvent que dans des *vies* sacrifiées. Nous ne mangeons pas des pierres.

Le contenu de notre assiette ne suffit pas cependant à combler en nous un manque, un «creux» plus profond que celui de l'estomac. Toute nourriture est une métaphore des présences aimantes, dont nous sommes les éternels affamés.

Ceux qui nous aiment «se sacrifient» pour nous, peu ou prou, ils nous font don d'eux-mêmes, de leur temps, de leur attention, de leur bienveillance, de leur service. Cela peut aller loin, jusqu'au don total de la vie. Nous nous nourrissons en permanence du «sacrifice spirituel»⁶ de ceux qui nous aiment «à la vie à la mort».⁷

Mais, sauf à devenir anthropophages, c'est au sens figuré que l'amour nourrit. Nourriture mangée et présence donnée s'appellent l'une l'autre, mais restent séparées au plan de notre expérience ordinaire. Dans la messe, elles se fondent en un. Le don total du Christ en sa mort et sa résurrection est célébré, actualisé et devient nourriture.⁸ Et comme nous l'apprend toute bonne diététique, en assimilant ce que nous consommons, nous devenons ce que nous mangeons.

La présence et le pain

Ce qui vient d'être dit permet de mieux comprendre pourquoi il «fallait»⁹ que le Ressuscité devienne aliment. La présence offerte et le pain ne sont pas étrangers l'un à l'autre : en toute présence, il y a une aspiration à nourrir la personne aimée et toute nourriture évoque la vie donnée. Dans l'Eucharistie, les deux - la présence et le pain, habituellement disjoints - se rejoignent en vérité. Cette «chose étrange» n'est pas bizarre, mais extrêmement logique.

Reste à comprendre le «comment» de ces «noces» entre le Ressuscité et une nourriture. Comment quelqu'un peut-il se saisir à ce point d'une chose (pain, vin)

Contenu de l'Encyclique

1^{er} chap. : Le sacrement de l'Eucharistie comme mystère de la foi, un sacrifice qui féconde la vie de l'Eglise. Ses fondements bibliques, sa continuation dans la célébration de la messe. La présence réelle du Christ crucifié et ressuscité. L'Eucharistie n'est pas un événement purement spirituel, elle a des répercussions dans la vie et la transformation du monde.

2^e chap. : L'Eglise est essentiellement une réalité spirituelle, elle est construite par le mystère de l'Eucharistie. «Chacun d'entre nous reçoit le Christ» et «le Christ reçoit chacun d'entre nous». Ainsi se constitue «le peuple de la nouvelle Alliance».

3^e chap. : L'Eglise est fondée sur les apôtres. Ce n'est que dans ce lien que la célébration de l'Eucharistie se comprend. Aussi est-il nécessaire que le prêtre préside la messe. Cette réalité rappelle les possibilités et les limites dans le dialogue œcuménique.

4^e chap. : L'Eucharistie présuppose la communion ecclésiale, elle la consolide et la porte à la perfection. Cette communion avec certaines autres Eglises et communautés ecclésiales n'est pas réalisée pleinement. Il n'est donc pas encore possible d'être réunis à la même table.

5^e chap. : La dignité liée à la célébration eucharistique, qui a ou doit avoir des répercussions dans la beauté des célébrations et des édifices religieux. La nécessaire inculturation.

6^e chap. : Marie, une femme «eucharistique», car elle a été le premier tabernacle, ouverte à l'action de l'Esprit et donnant ainsi le Christ au monde.

pour la transformer en sa présence ? Il faut, ici encore, sonder notre expérience, puis raisonner par analogie.

Nous pouvons mettre «un peu de nous-mêmes» dans un objet, par exemple un cadeau. Son destinataire, par un regard de «foi» sur ce présent, y reconnaîtra l'invisible que nous y avons mis. Evidemment, cette expérience est imparfaite. Le bouquet ne devient pas «réellement» notre amour. Nous ne pouvons nous mettre en lui «pour de bon». Cela est dû, notamment,¹⁰ aux limites de notre existence corporelle, définies par la matière, l'espace et le temps.

C'est autre chose pour le Ressuscité ! Rien ne limite sa présence, comme le montrent ses manifestations aux disciples après Pâques. Ni les lois de la physique ni celles de la chimie, rien ne fait obstacle à sa capacité de se rendre présent où il veut et comme il veut. Pourvu, bien sûr, que ce soit dans une logique existentielle, relationnelle et spirituelle ! Dieu ne fait pas dans le cocasse ! Une «présence réelle» du Christ dans un cep de vigne, par exemple, n'aurait aucun sens, en dépit de sa parole (pure métaphore) : «Je suis le cep.»

En revanche, il est logique, dans la perspective ici esquissée, que le Ressuscité se donne dans le pain et le vin consacrés. La présence du Christ dans l'Eucharistie,¹¹ pour être inouïe, relève finalement d'une certaine évidence : ne «fallait-il» pas qu'il en soit ainsi ?

La nature du pain eucharistiqué n'est pas abolie, mais surexaltée.¹² Ce pain reste du pain ; bien plus, lui seul est vraiment pain, nourriture au plein sens du mot, parce que lui seul est réellement porteur de présence et d'amour infinis. L'Esprit du Ressuscité investit le pain et le vin pour qu'ils deviennent enfin ce qu'ils n'étaient qu'imparfaitement auparavant : nourriture véritable,¹³ présence donnée, «sacrifiée», capable de nous rendre vivants à jamais.

M. S.

¹ Cf. Lettre encyclique *L'Eglise vit de l'Eucharistie*, préface du cardinal Daneels, Fidélité/Salvator/Saint-Augustin, avril 2003.

² Desclée de Brouwer, Paris 1999. De lecture exigeante, ce livre est truffé de réflexions pénétrantes.

³ Je ne souhaite pas l'abandon de ces mots, mais leur mise en contexte et, si possible, leur traduction, leur inculturation.

⁴ C'est le grand mérite d'un François-Xavier Durrwell que d'avoir rétabli l'équilibre, dès 1950, en situant la rédemption dans la lumière de la résurrection.

⁵ On touche ici du doigt la vanité des oppositions entre «Eucharistie-sacrifice» et «Eucharistie-repas». La première est intérieure à la seconde.

⁶ C'est l'expression de Rm 12,1. Tout le ch. 12 de l'épître développe cette expérience, qui est celle de l'amour.

⁷ Cf. le P. Kolbe.

⁸ Impossible d'approfondir ici la notion capitale du sacrifice comme don de soi, par amour, jusque dans la souffrance et la mort. Ce n'est ni la douleur ni la mort qui fait le sacrifice (contre le dolorisme), mais l'amour qui s'exprime jusque-là.

⁹ Je reprends ici une expression que Luc affectionne (cf. par exemple Lc 24,26). Elle signifie qu'un événement arrive selon la volonté de Dieu, dans la logique de son amour et de son dessein de salut.

¹⁰ Une autre raison est que nous sommes créatures et non créateurs. Notre pouvoir sur la réalité n'a rien de comparable avec celui de Dieu.

¹¹ Cette union est indissoluble, ce qui explique la perdurance de la présence sacramentelle du Christ au-delà du temps de la célébration. L'adoration du saint sacrement est donc parfaitement légitime. A condition qu'elle reste centrée sur la messe, pour la préparer en «creusant» notre faim ou pour la prolonger en nous donnant le temps de l'assimilation spirituelle, de la prise de conscience et de la reconnaissance.

¹² C'est une application du principe traditionnel : la grâce n'abolit pas la nature, mais la parfait.

¹³ Jésus, selon Jean 6, insiste là-dessus : sa chair est *vraie* nourriture, son sang *vraie* boisson.